

ARTS

Hassan Musa veut en découdre avec les images

L'artiste exposé à Paris insère des morceaux de tissu dans ses œuvres très politiques et impertinentes.

Par Philippe Dagen

Publié le 05 novembre 2015 à 00h41 - Mis à jour le 08 décembre 2015 à 11h40

• Lecture 4 min.

Vladimir Poutine accueille le visiteur d'un œil mauvais. Impossible de ne pas le voir : son portrait, fait pour l'essentiel de tissus aux couleurs claires, découpés et cousus, mesure plus de deux mètres de haut. Les mots cousus en dessous de son visage sont tout aussi visibles. Il est écrit *Kus Oummak*, expression arabe que l'on trouve aussi transcrite *Kos Omak*. Elle signifie littéralement « le con de ta mère » et c'est une interjection des plus désobligeantes. C'est le titre qu'Hassan Musa a donné à son œuvre. Détourne-t-on le regard, c'est pour faire face à Barack Obama, un Obama souriant plus grand encore que Poutine et aussi coloré. Au-dessus de lui la phrase qu'il est en train de prononcer : « *I have a drone* ». L'allusion au « *I have a dream* », de Martin Luther King est transparente. Elle est aussi cruelle : du défenseur des droits civiques des Afro-Américains en 1963 au président métis qui fait la guerre par machines interposées, la différence est grande.

De tels jeux de formes et de mots, Hassan Musa est l'un des inventeurs les plus efficaces de l'art actuel. Son exposition, qui est sa première personnelle à Paris, le démontre. Les puissants du moment n'y sont pas ses seules victimes. Leonard de Vinci et Van Gogh sont aussi de la partie, entraînés dans des variations moins cruelles que les hommes politiques – mais passablement sacrilèges quand même.

Hassan Musa est né au Soudan en 1951. Après des études à Khartoum, il est venu à Montpellier, a été fait docteur par l'université de la ville en 1989 et vit dans le Gard. Il a été plus vite reconnu au Royaume-Uni, en Belgique et aux Etats-Unis qu'en France, histoire malheureusement fréquente. En 2005, il a participé à l'exposition « Africa Remix » au Centre Pompidou, vaste inventaire des artistes africains et son *Great American Nude* de 2004 y était présenté : un « mixte » de nu féminin, entre François Boucher et Tom Wesselmann, à ce détail près que la jeune femme dont le postérieur rond et nu se trouve au centre de la toile a le visage, la barbe et le turban d'Oussama Ben Laden. On se serait attendu à ce que ce coup d'audace lui vaille l'attention des galeries parisiennes. Auraient-elles eu peur ? Musa n'est de retour que dix ans plus tard.

Peintre et couturier

De ces péripéties, il ne dit rien. Il préfère s'expliquer sur sa surprenante technique : il est peintre, mais aussi, si l'on peut dire, couturier. Il y a plusieurs années, surpris par le prix qui lui était demandé pour coudre un galon le long d'une de ses toiles, il achète une machine à coudre d'occasion. Trois semaines et une dizaine d'aiguilles cassées plus tard : « *J'ai vu que je savais coudre : c'était magnifique. La*

machine commençait à m'obéir. » Depuis, il a perfectionné ses techniques. Aux étoffes opaques, il préfère les tissus brillants, à reflets argentés ou dorés, qui réfléchissent la lumière, parce que leur perception change selon la lumière, l'angle et la distance. Il aime aussi les voiles translucides ou transparents, qui s'emploient, dit-il, « comme l'aquarelle ». Cette découverte lui a ouvert de nombreuses voies. Le très grand format est devenu possible et les expérimentations se sont enchaînées. « Je me disais jusque-là que je faisais partie de la tradition européenne de la peinture, et que j'étais voué comme les autres à continuer en cherchant la marge, la toute petite marge où innover. Brusquement, je me retrouve avec ces possibilités, ces pistes auxquelles je ne m'attendais pas... »

Ces pistes partent d'images publiques, de formes décoratives imprimées ou d'œuvres des maîtres anciens. Musa y pratique ce qu'il nomme « insertion ». « Quand je vois un tissu, une forme, j'y vois des possibilités. Je vois comment insérer l'image suivante et redonner une nouvelle vie à des images éteintes par l'habitude. » En s'introduisant en elles, il les réactive et en révèle les sous-entendus, qu'il s'agisse du portrait officiel d'un président, d'un billet de un dollar, d'un Boucher, d'un Courbet, d'un Millet. L'exercice n'a rien de gratuit. En témoigne ce projet, non encore réalisé : « Hier, je suis allé au Musée Marmottan voir les toiles de Monet qui ont préparé les Nymphéas du Jeu de paume. Elles sont admirables, mais désormais il leur manque quelque chose : une Ophelia, une Ophelia noyée comme celle qu'a peinte autrefois le préraphaélite anglais John Millais. Pourquoi ? Parce que des Ophelia noyées, il y en a presque tous les jours, sur les côtes de Lampedusa. Ce sera ma façon de revoir Monet et de l'exposer à un autre regard, en rendant compte de l'état du monde et des images que l'on ne cesse de voir à la télé. L'environnement visuel et sonore fait que ma perception est affectée par ce qui se passe. »

De cette manière, Hassan Musa fait entrer guerres et terrorismes actuels dans ses œuvres. « Mes colères », dit-il, observateur acéré du monde musulman, où il est né et dont il suit l'actualité au petit matin chaque jour. Quand il ne se saisit ni un tissu à motif ni une image populaire, il travaille sur de vieilles cartes périmées : « Dans une carte, chaque ligne est une histoire. Des hommes sont morts pour des lignes ou des points sur une carte, envoyés à la mort par des officiers qui décidaient d'après leurs cartes d'état-major. D'un côté de la ligne : ce qui est à nous et qu'on ne cédera jamais. De l'autre côté, ce qu'il nous faut conquérir. C'est très simple. Les cartes sont les projections pornographiques du pouvoir. » Ne peut-on en dire autant des portraits officiels ? « Bien sûr. Le pouvoir veut que les gens voient d'une manière et pas d'une autre. Voir est l'enjeu d'un combat politique sans merci. » Hassan Musa le mène par la surprise et l'ironie. Ainsi le gagne-t-il.

¶ « Yo Mama », Galerie Maïa Muller, 19, rue Chapon, Paris 3^e. Tél. : 09-83-56-66-60. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 5 décembre.
www.galeriemaïamuller.com

Philippe Dagen